

THE WORLD OF ERIC-EMMANUEL SCHMITT'S NOVELLAS

Dorina Chiş-Toia

Assoc. Prof., PhD, "Eftimie Murgu" University of Reşiţa

Abstract: In the contemporary French literature, Eric-Emmanuel Schmitt's work is individualised, a proof being the large number of awards systematically awarded for each book that he writes. Either they are novels, essays, theatre plays or novellas, these propose to the reader an inedited world with extraordinary characters who are involved in events either common or remarkable, which, besides the writer's unique style, his talent, confers to the reading and to Eric-Emmanuel Schmitt's work the features of an artistic piece of jewellery.

We propose ourselves to present the fascinating world of Eric-Emmanuel Schmitt's novellas.

Keywords: novel, love, diary, dignity, hope

«Si les hommes ont la naïveté
de croire en Dieu, les chiens ont la naïveté
de croire en l'homme.» (Éric-Emmanuel Schmitt)

Depuis plus de vingt ans Éric-Emmanuel Schmitt est l'auteur le plus lu et le plus représenté dans le monde. Et ce, grâce aux thèmes choisis, à sa technique d'écriture, aux personnages qui peuplent ces œuvres et la liste pourrait continuer.

Né en 1960, il est un dramaturge, nouvelliste et romancier traduit en 45 langues et joué dans plus de 50 pays. En essayant toujours d'exercer son écriture par des nouveaux modes d'expression, Éric-Emmanuel Schmitt ajoute au texte littéraire la musique, association qui sera mise en scène par des comédiens et des solistes. C'est le cas du recueil de nouvelles *Odette Toulemonde et autres histoires*, paru en 2006, où l'auteur célèbre la femme dans la permanente recherche du bonheur. En 2007, dans *La Réveuse d'Ostende*, le pouvoir d'imagination reçoit un bel hommage dans les nouvelles y comprises. *Concerto à la mémoire d'un ange* (2010) contient quatre histoires qui s'intéressent à la rédemption. C'est le prix «Goncourt de la nouvelle» qu'on a accordé à Éric-Emmanuel Schmitt pour cette collection.

Un quatrième recueil, *Les deux messieurs de Bruxelles*, paru en 2012, explore le thème de l'amour, un amour invisible, mais qui fond, qui bâtit des caractères. *L'Elixir d'amour* (2014) et *La vengeance du pardon* (2017) sont les plus récents volumes de nouvelles parus.

Nous nous proposons de nous appuyer sur les nouvelles du recueil *Les deux messieurs de Bruxelles*, plus particulièrement sur la nouvelle *Le chien*.

Selon le témoignage de l'auteur¹ exprimé dans *Le journal d'écriture* (situé à la fin du livre), qui contient des passages de son journal concernant le livre en cours, «*Les deux messieurs de Bruxelles* avaient des cousins qu'ils m'ont présentés... D'autres histoires m'apparaissent, liées par une thématique semblable : les amours invisibles.» En fait, il s'agit d'une conviction de Schmitt : «Nous vivons tous deux vies, la factuelle et l'imaginaire. Et ces sœurs jumelles s'avèrent des sœurs siamoises, plus intriquées qu'on ne le croit, tant le monde

¹ Éric-Emmanuel Schmitt, *Les deux messieurs de Bruxelles*, Albin Michel, 2012, p. 261.

parallèle à la réalité la remodèle, voire la change. Ce sera le thème de ce nouveau livre de nouvelles : les vies virtuelles qui composent le fond d'une vie réelle.»²

Ce quatrième recueil contient cinq nouvelles : une histoire cache une autre. Et ces histoires deviennent intrigantes par les «sentiments obliques, ceux que nous n'avouons pas, ni à nous, ni aux proches, ces sentiments qui, présents, actifs, mobilisateurs en nous, stationnent cependant aux frontières de la conscience»³.

Jean-Remi Barland⁴ considère qu'un des «thèmes principaux développés par Éric-Emmanuel Schmitt autant dans ses pièces que dans ses œuvres de fiction demeure le mystère d'exister. A contrario de Camus, pour lui la vie n'est pas absurde, mais possède une densité difficile à expliquer au premier abord et qu'il convient de débusquer derrière le masque des apparences».

Le chien a comme point de départ une histoire réelle, vécue et présentée par Emmanuel Lévinas, le coordinateur de doctorat de l'auteur, dans le texte *Nom de chien*. Il s'agit d'un article consacré aux animaux, publié dans le recueil *Difficile liberté*. Dans cet article, Levinas relate que, «prisonnier dans un camp de travail à l'époque nazie il recevait la visite d'un chien vagabond. L'animal, gai et exubérant, ne toisait pas les juifs comme des êtres inférieurs, des „sous-hommes”, il les fêtait comme des hommes normaux. „Dernier kantien de l'Allemagne nazie, n'ayant pas le cerveau qu'il faut pour universaliser les maximes et ses pulsions”, ce chien lui avait restitué son humanité perdue»⁵ : «Et voici que, vers le milieu d'une longue captivité - pour quelques courtes semaines et avant que les sentinelles ne l'eussent chassé - un chien errant entre dans notre vie. Il vint un jour se joindre à la tourbe, alors que, sous bonne garde, elle rentrait du travail. Il vivait dans quelque coin sauvage, aux alentours du camp. Mais nous l'appelions Bobby, d'un nom exotique, comme il convient à un chien chéri. Il apparaissait aux rassemblements matinaux et nous attendait au retour, sautillant et aboyant gaiement. Pour lui - c'était incontestable - nous fûmes des hommes.»⁶

Brièvement, la nouvelle *Le chien* est construite autour du docteur Samuel Heymann, qu'on connaît comme quelqu'un qui, à soixante-dix ans, avait dévissée la plaque de cuivre professionnelle qui ornait son portail et annonçait qu'il ne recevrait plus, qui avait élevé seul sa fille après la disparition de sa femme et qui a toujours vécu avec le même chien, un beauceron appelé Argos. Un jour, le village était sous le choc en apprenant que le docteur s'est donné la mort, après avoir dû être le témoin de l'accident qui avait tué son chien. C'est l'évènement qui déclenche toute une série de questions autour de la véritable vie du docteur.

L'auteur, en même temps narrateur et personnage du récit, a établi une certaine relation avec le docteur grâce aux rendez-vous déroulés soit à la maison du docteur, soit à celle de l'écrivain et pour lesquels une bouteille de whisky servait de prétexte pour les longues discussions sur les livres que Samuel appréciait et sur la pudeur que l'écrivain adorait, mais «Outre que Samuel ne prisait pas les sujets généraux, il ne me racontait rien de personnel, nulle anecdote relative à son enfance, à sa jeunesse ou à sa vie amoureuse, à croire que cet octogénaire était né la veille»⁷. C'est l'aspect que la fille du docteur souligne elle-aussi quant à son père : «Je suis sa fille unique, je l'aime, mais je ne sais rien de lui. Quoique

²*Ibidem*, p. 262.

³*Ibidem*, p. 261.

⁴*Mystère des rencontres imprévues*, «Luxemburger Wort», 2013, p. 3.

⁵*Ibidem*, p. 263.

⁶ Emmanuel Lévinas, *Nom d'un chien ou le droit naturel*, Lévinas, *Difficile Liberté*, 3e éd. revue et corrigée, Livre de poche, 1976, p. 216.

⁷ Éric-Emmanuel Schmitt, *op. cit.*, p. 76.

son comportement ait été exemplaire, mon père demeure un inconnu. Voici mon seul reproche : il aurait tout fait pour moi sauf me dire qui il était.» Cette idée – du père inconnu – est reprise plusieurs fois dans le texte : «mon père – un nid de secrets ! Insupportable» ; «Des secrets... Que de secrets...»⁸.

L'écrivain présente son personnage à travers plusieurs situations. En tant que «propriétaire» de quatre-vingt ans, il «promenait son chien plusieurs heures par jour, coupait son bois, dirigeait diverses associations et entretenait le vaste jardin qui bordait son manoir en pierre bleu tapissée de lierre»⁹.

Le comte de Sire, dont le nom est lié à la jeunesse de Samuel, emploie des mots qui mettent en évidence les qualités de celui-ci : «Votre père était un homme... exceptionnel... De ma vie, je n'ai rencontré une telle humanité, une telle bonté, une telle profondeur dans l'appréhension des gens et de leur misère. Il saisissait tout sans explication. Il était vraiment doté d'une immense compassion. [...] sa grandeur d'âme...»¹⁰

Il est intéressant de souligner le lien qui s'est établi entre l'homme et l'animal, lien remarqué par tout le monde : «Samuel Heymann, lequel évoluait entre deux mondes, le monde humain et le monde animal, bavardant avec ses concitoyens puis filant en compagnie de son chien pour de longs tête-à-tête. Lorsqu'on les apercevait au détour d'un chemin, leur dégainé frappait : deux gentilshommes campagnards s'avançaient, rustiques mais élégants, l'un à deux jambes, l'autre à quatre pattes, semblables par la taille et l'allure, fiers, bien charpentés, foulant le sol avec assurance, puissants, équilibrés. Ils dirigeaient vers les randonneurs un regard foncé, sévère, presque dur, puis bienveillant sitôt que la distance se réduisait. Dès qu'on cherchait les différences entre l'homme et son chien, on ne trouvait que des symétries supplémentaires : si l'un s'habillait de velours ou de tweed alors que l'autre s'accommodait d'une fourrure compacte, rase sur la tête, courte sur le corps, ils portaient tous les deux des gants, le premier pour de vrai, le second parce que la nature lui avait peint des mitaines fauves ; si Samuel Heymann avait le sourcil charbonneux au milieu d'un teint pâle tandis que, sur le pelage noir d'Argos, une marque beige soulignait le dessus de l'oeil, ce contraste leur conférait une grande expressivité ; ces orgueilleux arboraient un identique torse bombe et clair, le maître entourant son cou d'une écharpe, le quadrupède étalant une tache ambrée sur le poitrail. [...] L'homme et la bête se tenaient immobiles, beaux, nobles, nimbés de silence, unis par la lumière blanche qui filtrait à travers les rideaux. »¹¹.

La conviction de certains des gens du village, Heymann aimait les chiens plus que les hommes, malgré son métier. Dans une réflexion, l'auteur se rend compte que le docteur éprouvait envers ses chiens *du pur amour, du grand amour* : «Si je ne reprends pas un chien, je crève». La réaction, la souffrance (car le chagrin ne se discute pas !) et en même temps l'impuissance du docteur lorsqu'il ramassait les morceaux de son chien suite à l'accident est magistralement surprise par les villageois témoins : «C'était effrayant. – Quoi ? Sa tristesse ? – Non, sa haine. Il a hurlé plusieurs fois „non” en crachant au ciel, les prunelles injectées de sang, puis il s'est tourné vers nous, qui nous approchions, et la j'ai cru qu'il allait nous massacrer ! Pourtant on n'y était pour rien. Mais son regard... S'il avait eu des poignards à la place des yeux, il nous aurait exterminés. »

D'ailleurs, en regardant des photos, l'écrivain constate la place que le chien a occupée pendant toute la vie de Samuel : au début, dans la photo du mariage, le beauceron posait fier, comme s'il était l'enfant du couple ; dans la photo où un enfant est entré dans la vie du

⁸*Ibidem*, p. 84, 90, 92.

⁹*Ibidem*, p. 72-73.

¹⁰*Ibidem*, p. 89-90

¹¹*Ibidem*, p. 73-74.

couple, le chien était le quatrième ; lorsque la femme du docteur est disparue, le chien avait pris sa place à côté de son seigneur. La manière dont Miranda parle d'Argos et de la relation créée entre elle et les chiens qui ont tous porté le nom Argos est très émouvante : «... ils étaient mes frères, mes sœurs... ils étaient ma mère aussi... et un peu mon père. [...] Argos me comprenait mieux que papa. Si j'étais triste, contrariée ou honteuse, Argos le flairait d'emblée. Il avait l'intuition de mes états d'âme. Comme une mère. [...] Et puis les baisers, les caresses, c'était Argos qui me les donnait. Comme une mère. Combien d'heures avons-nous passées, Argos et moi, allongés sur un tapis, côte à côte, à rêver ou à discuter ? Il était l'unique corps que je touchais ; il était l'unique corps qui me touchait. Comme une mère, non ?»

Mais cette relation ne se réduit pas seulement aux états d'âme. Elle va plus loin, car le corps de la fille et celui de l'animal se sont imprégnés l'un l'autre d'odeur, c'est la fusion totale : «Souvent j'avais l'odeur d'Argos sur moi. Parce qu'il me sautait dessus. Parce qu'il me léchait. Parce qu'il se collait à mes jambes. Parce qu'il avait besoin de me prouver son affection. Dans mon enfance, Argos avait une odeur ; papa, lui, n'en avait pas, il se tenait loin, il ne sentait rien... Seul Argos avait une odeur à lui. Et moi j'avais la sienne»¹². Vue par Miranda, la fille du docteur, la relation homme-chien est elle-aussi une relation très profonde : «Je ne sais penser à papa sans penser à Argos. L'un n'allait pas sans l'autre. Argos constituait donc une part de papa, la part physique, la part empathique, la part sensible. Argos était un peu mon père et mon père était un peu Argos».

La raison pour laquelle le lien entre l'homme et l'animal est si fort, l'importance du chien dans la vie du docteur nous sont expliquées dans les documents que Samuel avait envoyés à l'écrivain avant de prendre la décision fatale. Il s'agit de trois documents : une courte lettre d'une page, une photographie et des feuillets agrafés.

La lettre, c'est une sorte de testament. Ici, le docteur fait appel au rôle qu'un écrivain devrait accomplir envers Miranda: «je voudrais que ce soit vous qui les lui transmettiez, en les lui lisant et surtout en les améliorant. Vous seul êtes capable de leur conférer une certaine grâce ; moi je ne sais pas passer du silence à la musique. Faites-le, s'il vous plaît, faites-le pour moi et pour elle.»¹³ Le rôle de l'écrivain a déjà été souligné par Miranda dans un dialogue avec l'auteur : «Etre romancier signifie avoir la passion des autres»¹⁴.

Les feuillets enlèvent le mystère caché pendant une soixantaine d'années. Samuel Heymann, juif, avait perdu sa famille (parents, grands-parents et sœur aînée) lors d'une rafle en 1942. Resté seul et libre («J'étais libre... mais que faire de cette liberté ?»), il a été placé sous un faux nom d'orphelin chrétien dans un lycée catholique de Namur, d'où, une fois dénoncé en 1944, les nazis l'ont arrêté : «Ma vie durant, j'ai essayé d'effacer ces mois-là pour tenter de me persuader que je ne les avais pas vécus.»¹⁵ Les pages qui suivent présentent les moments de grande souffrance qui ont marqué toute son existence ultérieure : le départ dans un wagon à bestiaux, le manque de sentiments, la capacité de dépasser la chaleur, la soif, la misère, car «plus rien, ni le temps, ni l'espace, ne nous appartenait»¹⁶, le tri, la sélection, la séparation d'avec les autres, la perte des camarades, alors qu'il n'avait que quinze ans.

L'écriture s'appuie ici sur la force qui naît à l'intérieur de l'adolescent et qui, malgré la situation, le fera survivre. Tous les verbes employés ont le rôle de suggérer la lutte

¹²*Ibidem*, p. 86.

¹³*Ibidem*, p. 97-98.

¹⁴*Ibidem*, p. 88.

¹⁵*Ibidem*, p. 102.

¹⁶*Ibidem*, p. 104.

puissante à laquelle il fera face : il espère, il souhaite, il a la certitude de revoir sa famille ; il résistera, il se maintiendra en vie (comme une obligation), il persistera.

Mais Auschwitz s'avère un endroit de deshumanisation : «en arrivant, nous avons déjà perdu notre maison, notre statut social, notre argent si nous en avons ; en restant, nous allions encore perdre notre nom, nos vêtements, nos cheveux, notre dignité, marcher nus – nus même avec nos uniformes de prisonnier, deuxième forme de nudité -, tatoués, réduits à un numéro, exploitables à merci, outils de travail, corps d'expérimentation pour les médecins. Comme du bétail, je devenais un objet entre les mains d'une race supérieure, les nazis, qui s'allouait le droit de disposer de moi à leur guise. [...] Parfois, je quittais aussi mon corps : alors j'étais le froid, alors j'étais la faim, alors j'étais la douleur.»

La lecture des pages n'est pas facile elle non plus pour l'auteur. Alors il lui arrive de l'arrêter quelques fois et de faire les connexions qu'il n'aurait pas pu faire avant. Dans un tel moment, il regarde avec attention la photo et découvre «un adolescent squelettique, dans une uniforme bizarre, en compagnie d'un chien dont on comptait les os»¹⁷. Il est certain : le jeune homme, c'est Samuel Heymann, et le chien, c'est Argos, le sosie de l'Argos qu'il avait connu.

L'histoire présentée dans la lettre atteint son point culminant, car on apprend le secret du lien indestructible entre l'homme et le chien. Sans avoir des échos des combats, au début de 1945, un chien est venu jusqu'au mur-frontière. Trois soldats allemands lui parlaient et lui lançaient des boules de neige. Samuel regardait ce spectacle et, après le départ des soldats, puisque le chien n'était pas parti, il avançait, malgré le danger, et recommençait le spectacle. La joie du chien le fait pleurer : «Des larmes me déchiraient les joues. Brûlantes. Que c'était bon... Pleurer enfin... Depuis combien de temps n'avais-je pas pleuré ? Depuis combien de temps n'avais-je éprouvé un sentiment ? Depuis combien de temps n'avais-je pas réagi en homme ? [...] Quand nous nous trouvâmes à un mètre l'un de l'autre, il tenta, glapissant dans l'aigu, de glisser le museau au milieu des fils de fer. Penché, je sentis sur ma paume son haleine tiède, sa truffe humide, douce. Il m'embrassait. Alors je lui parlai à mon tour, je lui parlai comme je n'avais jamais parlé à quiconque au camp. Que lui dis-je ? Que je le remerciais. Qu'il m'avait fait rire, ce qui ne m'était plus arrivé depuis un an. Qu'il m'avait fait pleurer surtout, et que ces pleurs, c'étaient des pleurs de liesse, pas de tristesse. Il m'avait bouleversé en m'accueillant après les soldats. Non seulement je ne pensais pas qu'il me ferait la fête, mais je pensais qu'il ne me verrait pas. D'habitude j'étais transparent, on ne me prêtait pas attention. Selon les nazis, j'appartenais à une race inférieure, bonne à mourir ou à trimer avant de mourir. Une race en dessous la sienne puisque les soldats appréciaient les animaux. Quand il m'avait marqué sa joie, j'étais redevenu un homme. Oui, dès qu'il m'avait regardé avec le même intérêt et la même impatience que les gardiens, il m'avait rendu mon humanité. A ses yeux j'étais un homme autant que les nazis. Voilà pourquoi je sanglotais... j'avais oublié que j'étais une personne, je ne m'attendais plus à être considéré, il m'avait restitué ma dignité.»¹⁸

C'est à ce moment que la belle histoire naît. Et cette histoire est d'autant plus belle car elle va continuer tout au long d'une vie. D'ailleurs, Samuel voit également en Argos l'être le plus cher au monde, car il était «la fiancée qui ne m'attendait pas, la famille que je n'avais plus, le seul être qui m'avait recherché.» Le chien a une patience inouïe, car même affamé, il attendait, tandis qu'un homme lui aurait sauté dessus. En plus, «Argos fut mon sauveur. Argos fut mon gardien. Argos fut mon guide. Le respect de l'homme, je l'ai appris d'Argos.

¹⁷*Ibidem*, p. 109.

¹⁸*Ibidem*, p. 112-113.

Le culte du bonheur, je l'ai appris d'Argos. Le goût du moment présent, je l'ai appris d'Argos. On ne peut pas avouer publiquement ces choses-là : quiconque clamerait qu'un chien lui enseigna la sagesse passerait pour débile. Ce fut pourtant mon cas. Depuis la mort d'Argos, les Argos se sont relayés, tous semblables et tous différents. J'ai toujours eu beaucoup plus besoin d'eux qu'ils n'avaient besoin de moi.»¹⁹ L'énumération des choses que Samuel avait apprises de son/ses chien/chiens montre la profondeur de la relation établie entre les deux êtres. Car une fois sur le seuil du désespoir, de la déshumanisation, lorsqu'on n'est qu'une «bande quasi humaine, une bande des singes [...] Notre va-et-vient, nos peines et nos rires, nos maladies et nos distractions, le travail de nos mains et l'angoisse de nos yeux [...] tout cela se passait entre parenthèses. Êtres enfermés dans leur espèce ; malgré tout leur vocabulaire, êtres sans langage. Le racisme n'est pas un concept biologique. L'antisémitisme est l'archétype de tout internement.»²⁰, quiconque venu de l'extérieur peut allumer une flamme de l'espoir dans l'âme vide et troublé et aussi redonner le brin d'humanité que les autres ont réussi à arracher.

A la fin de la lettre, Samuel explique son geste de se suicider à travers la relation qu'il a eue avec son dernier Argos : «je n'ai plus ni le temps ni l'envie d'aller chercher un chiot dans les Ardennes. D'abord, je deviens si vieux que je mourrai avant lui. Ensuite, mon dernier Argos me rappelait l'Argos originel d'une façon étonnante, je l'ai aimé avec passion, je ne supporte pas qu'un connard de chauffard l'ait tué. Si je reste ici, je vais de nouveau haïr les hommes. Or je ne le veux pas : tous mes chiens, toute ma vie, m'ont appris le contraire.»²¹

Pour conclure, nous allons dire d'abord que la nouvelle d'Éric-Emmanuel Schmitt nous apprend et nous invite à aimer et à apprécier la vie. Ensuite, il s'agit d'une nouvelle qui représente «un hymne à un animal „professeur de joie” à qui l'écrivain voue un véritable attachement. „Nous vivons dans une société de folie totale. L'homme a tout recouvert de goudron, nie la nature et, du haut de son orgueil contemporain, considère que toutes les races sont inférieures.”»²².

Enfin, dans cette nouvelle Éric-Emmanuel Schmitt «pose la question de l'amour et en particulier celui que l'on peut accorder de manière inconditionnelle à un animal, parfois davantage qu'aux hommes»²³. C'est pourquoi on pourrait la considérer une profession de foi, grâce à cette magnifique réponse : «Dieu m'était revenu dans un regard d'un chien.»

BIBLIOGRAPHY

- Barland, Jean-Rémi, *Mystère des rencontres imprévues*, «Luxemburger Wort», 2013.
Lévinas, Emmanuel, *Nom d'un chien ou le droit naturel*, Lévinas, *Difficile Liberté*, 3e éd. revue et corrigée, Livre de poche, 1976, p. 216.
Rochat, Céline, *Un recueil touchant*, «24 heures», 2012, p. 27.
Schmitt, Éric-Emmanuel, *Les deux messieurs de Bruxelles*, Albin Michel, 2012.
Torrekens, Michel, *Nouvelles - poésie*, «Le carnet et les instants», 2013, p. 84.

<http://www.eric-emmanuel-schmitt.com/Litterature-nouvelles-les-2-messieurs-de-bruxelles.html>

¹⁹ *Ibidem*, p. 131.

²⁰ Emmanuel Lévinas, *art. cit.*, p. 216.

²¹ Éric-Emmanuel Schmitt, *op. cit.*, p. 131-132.

²² Céline Rochat, *Un recueil touchant*, «24 heures», 2012, p. 27.

²³ Michel Torrekens, *Nouvelles - poésie*, «Le carnet et les instants», 2013, p. 84.